

jamais. Après avoir célébré, avec une simplicité convenable à sa fortune présente, le jour anniversaire de sa naissance, elle surpassa pour celui d'Antoine l'éclat et la magnificence qu'elle avait mis dans toutes les fêtes précédentes, en sorte que les convives qui étaient venus pauvres au banquet s'en [retournèrent riches.



FIG. 98. — Isis, divinité égyptienne.

Agrippa écrivit plusieurs fois à César de revenir à Rome, où l'état des affaires exigeait sa présence. Ce voyage fit différer la guerre ; mais aussitôt après l'hiver César marcha contre Antoine par la Syrie, et ses lieutenants par l'Afrique. Ceux-ci s'étant emparés de Péluse, le bruit courut que Séleucus l'avait livrée du consentement de Cléopâtre, qui, pour s'en justifier auprès d'Antoine, lui remit la femme et les enfants de Séleucus afin qu'il les fit périr. Cette reine avait fait construire, près du temple d'Isis, des tombeaux d'une élévation et d'une magnificence étonnantes, où elle transporta tout ce qu'elle

avait de plus précieux, l'or, l'argent, les pierreries, l'ébène, l'ivoire ; après quoi elle fit remplir ces monuments de torches et d'étoupes. César, qui craignit que Cléopâtre, dans un moment de désespoir, ne mit le feu à tant de richesses, lui envoyait tous les jours de nouveaux émissaires pour lui promettre de sa part le traitement le plus doux ; cependant il s'approchait d'Alexandrie, à la tête de ses troupes : quand il y fut arrivé et qu'il eut assis son camp près de l'Hippodrome, Antoine fit une sortie sur lui et combattit avec tant de valeur, qu'il mit en fuite la cavalerie de César, et la poursuivit jusqu'à ses retranchements. Tout glorieux de cette victoire, il rentra dans son palais, embrassa Cléopâtre tout armé, et lui présenta celui de ses soldats qui avait donné les plus grandes marques de courage. La reine, pour le récompenser, lui

fit présent d'une cuirasse et d'un casque d'or : cet homme, après les avoir reçus, déserta la nuit suivante et passa dans le camp de César. Antoine ayant envoyé défier une seconde fois César à un combat singulier, César répondit qu'Antoine avait plus d'un chemin pour aller à la mort. Cette réponse fit faire réflexion à Antoine que la mort qu'on trouve en combattant était la plus honorable qu'il pût choisir : il résolut donc d'attaquer César et par terre et par mer. Le soir à souper, il commanda, dit-on, à ses gens de lui servir un excellent repas, parce qu'il ne savait pas si le lendemain ils seraient à même de le faire, ou s'ils ne seraient pas passés à de nouveaux maîtres, et s'il ne serait pas lui-même réduit à n'être qu'un squelette. Voyant ses amis fondre en larmes à ce discours, il leur dit qu'il ne les mènerait pas à un combat où il chercherait une mort glorieuse plutôt que la victoire et la vie.

On prétend qu'au milieu de cette nuit, pendant que la ville, saisie de frayeur dans l'attente des événements, était plongée dans le silence et la consternation, tout à coup une harmonie d'instruments de toutes espèces, mêlée à des cris bruyants, des danses de satyres et de chants de réjouissance, tels que ceux qui accompagnent les fêtes de Bacchus, se fit entendre au loin : il semblait que ce fût une troupe bachique qui, après s'être promenade avec grand bruit et avoir traversé la ville, s'était avancée vers la porte qui regardait le camp de César : à mesure qu'elle marchait, le bruit devenait plus fort, et elle était enfin sortie hors de la ville par cette porte. Ceux qui réfléchirent sur ce prodige conjecturèrent que c'était le dieu qu'Antoine s'était toujours montré le plus jaloux d'imiter qui l'abandonnait aussi. Le lendemain, à la pointe du jour, il rangea son armée de terre en bataille sur les hauteurs qui dominaient la ville, d'où il vit ses vaisseaux s'avancer en pleine mer contre ceux de César. Il attendit, sans faire aucun mouvement, pour voir quelle serait l'issue de cette attaque ; mais lorsque ses galères furent près de celles de César, elles les saluèrent de leurs rames ; les galères de César leur ayant rendu le salut, les autres passèrent de leur côté, et les deux flottes n'en faisant plus qu'une voguèrent ensemble, la proue tournée contre la ville. Antoine, en même temps qu'il vit cette désertion, fut abandonné de sa cavalerie ; et son infanterie ayant été défaite, il rentra dans la ville en s'écriant qu'il était trahi et livré par Cléopâtre à ceux qu'il ne combattait que pour l'amour d'elle.

Cette princesse, qui craignait son emportement et son désespoir, s'enfuit dans le tombeau qu'elle avait construit; et ayant abattu la herse qui le fermait et qui était fortifiée par de bons leviers et de grosses pièces de bois, elle envoya porter à Antoine la nouvelle de sa mort. Antoine, qui la crut vraie, se dit à lui-même : « Qu'attends-tu de plus, Antoine? La fortune te ravit le seul bien qui te faisait aimer la vie. » En disant ces mots, il entre dans sa chambre, détache sa cuirasse, et après l'avoir entr'ouverte : « Cléopâtre, s'écria-t-il, je ne me plains pas d'être privé de toi, puisque je vais te rejoindre dans un instant; ce qui m'afflige, c'est qu'un empereur aussi puissant que moi soit vaincu en courage et en magnanimité par une femme. » Il avait auprès de lui un esclave fidèle, nommé Éros, à qui depuis longtemps il avait fait promettre qu'il lui donnerait la mort au premier ordre qu'il en recevrait. Éros, sommé de sa promesse, tire son épée et se lève comme pour frapper Antoine; mais, détournant la tête, il s'en perce lui-même et tombe mort à ses pieds. « Brave Éros, s'écrie Antoine, ce que tu n'as pas eu la force de faire sur moi, tu m'apprends, par ton exemple, à le faire moi-même. » En même temps il se plonge l'épée dans le sein et se laisse tomber sur un petit lit. Mais le coup n'était pas de nature à lui donner une prompte mort; et le sang s'étant arrêté après qu'il se fut couché, il reprit ses sens et pria ceux qui étaient auprès de lui de l'achever; mais ils s'enfuirent tous de sa chambre, le laissant s'écrier et se débattre, jusqu'à ce que Diomède, le secrétaire de Cléopâtre, vint, de la part de cette princesse, pour le faire porter dans le tombeau.

Antoine, apprenant qu'elle vivait encore, demande instamment à ses esclaves de le transporter auprès d'elle; et ils le portèrent sur leurs bras à l'entrée du tombeau. Cléopâtre n'ouvrit point la porte; mais elle parut à une fenêtre, d'où elle descendit des chaînes et des cordes avec lesquelles on l'attacha, et à l'aide de deux de ses femmes, les seules qu'elle eût menées avec elle dans le tombeau, elle le tira à elle. Jamais, au rapport de ceux qui en furent témoins, on ne vit de spectacle plus digne de pitié. Antoine, souillé de sang et n'ayant plus qu'un reste de vie, était tiré vers cette fenêtre; et, se soulevant lui-même autant qu'il le pouvait, il tendait vers Cléopâtre ses mains défaillantes. Ce n'était pas un ouvrage aisé pour des femmes que de le monter ainsi : Cléopâtre, les bras raidis et le visage tendu, tirait les cordes avec effort,

tandis que ceux qui étaient en bas l'encourageaient de la voix, et l'aidaient autant qu'il leur était possible. Quand il fut introduit dans le tombeau et qu'elle l'eut fait coucher, elle déchira ses voiles sur lui, et, se frappant le sein, se meurtrissant elle-même de ses mains, elle lui essuyait le sang avec son visage qu'elle collait sur le sien, l'appelait son maître, son mari, son empereur : sa compassion pour les maux d'Antoine lui faisait presque oublier les siens. Antoine, après l'avoir calmée, demanda du vin, soit qu'il eût réellement soif, ou qu'il espérât que le vin le ferait mourir plus promptement. Quand il eut bu, il exhorta Cléopâtre à s'occuper des moyens de sûreté qui pouvaient se concilier avec son honneur, et à se fier à Proculéius plutôt qu'à aucun autre des amis de César. Il la conjura de ne pas s'affliger pour ce dernier revers qu'il avait éprouvé; mais au contraire de le féliciter des biens dont il avait joui dans sa vie, du bonheur qu'il avait eu d'être le plus illustre et le plus puissant des hommes, surtout de pouvoir se glorifier, à la fin de ses jours, qu'étant Romain, il n'avait été vaincu que par un Romain.

En achevant ces mots, il expira, au moment même où Proculéius arrivait, envoyé par César; car aussitôt qu'Antoine, après s'être frappé de son épée, eut été porté chez Cléopâtre, Dercétéus, un de ses gardes, prit l'épée, et, la cachant sous sa robe, sortit secrètement du palais et courut chez César, à qui il apprit la mort d'Antoine, en lui montrant l'épée teinte de sang. A cette nouvelle, César, s'étant retiré au fond de sa tente, donna des larmes à la mort d'un homme son allié, son collègue à l'empire, avec lequel il avait partagé les périls de tant de combats et le maniement de tant d'affaires politiques; appelant ensuite ses amis, et leur faisant la lecture des lettres qu'il avait écrites à Antoine, et des réponses qu'il en avait reçues, il leur montra qu'à des propositions toujours justes et raisonnables Antoine n'avait jamais répondu qu'avec beaucoup d'emportement et de fierté. Alors il envoya Proculéius au palais, en lui recommandant de prendre, s'il leur était possible, Cléopâtre vivante; car, outre qu'il craignait la perte des trésors de cette reine, rien ne lui paraissait plus glorieux, pour lui, que de la faire servir d'ornement à son triomphe. Mais elle ne voulut pas se remettre entre les mains de Proculéius; elle eut seulement avec lui un long entretien à la porte du tombeau, en dehors duquel se tenait Proculéius, et dont l'entrée, fortement barricadée

en dedans, pouvait cependant donner passage à la voix. Dans cette conversation, Cléopâtre demanda le royaume d'Égypte pour ses enfants ; et Proculéius l'exhorta à mettre sa confiance en César, et à s'en rapporter à lui de tous ses intérêts.

Proculéius, qui avait bien observé les dispositions du lieu, en fit son rapport à César, qui envoya Gallus à Cléopâtre pour lui parler encore. Gallus, qui ne s'entretint avec elle qu'à travers la porte, ayant à dessein prolongé la conversation, Proculéius pendant ce temps-là approcha une échelle de la muraille et entra par la même fenêtre qui avait servi aux femmes de Cléopâtre à introduire Antoine dans le tombeau ; suivi de deux officiers qui étaient entrés avec lui, il descendit au bas de la porte, où Cléopâtre n'était attentive qu'à ce que lui disait Gallus. Une des femmes qui étaient enfermées avec elle, les ayant vus : « Malheureuse Cléopâtre, s'écria-t-elle, te voilà prise vivante ! » A ces mots la reine



FIG. 99. — Octave-César-Auguste.

se retourne, et, voyant Proculéius, elle veut se frapper d'un poignard qu'elle portait toujours à sa ceinture ; mais Proculéius courant à elle et la prenant entre ses bras : « Cléopâtre, lui dit-il, tu te fais tort à toi-même, et tu es injuste envers César, à qui tu veux ôter la plus belle occasion de faire éclater sa douceur ; tu donnerais lieu de calomnier le plus clément des empereurs, en le faisant passer pour un homme sans pitié et implacable dans ses ressentiments. » En même temps il lui ôte le poignard de la main, et secoue sa robe, pour s'assurer qu'elle n'y avait pas caché de poison. César envoya auprès d'elle Éphrodite, un de ses affranchis, qu'il chargea de la garder avec le plus grand soin, de veiller à ce qu'elle n'attentât pas à sa vie, et de lui accorder d'ailleurs tout ce qu'elle pourrait désirer.

César entra dans Alexandrie, en s'entretenant avec le philosophe Arius, qu'il tenait par la main, afin que cette distinction singulière lui attirât plus d'honneur et de respect de la part de ses concitoyens. Il se rendit au gymnase, et monta sur un tribunal

qu'on avait dressé pour lui. Tous les Alexandrins, saisis de frayeur, s'étant jetés à ses pieds, César leur ordonna de se relever. « Je pardonne, dit-il, au peuple d'Alexandrie toutes les fautes dont il s'est rendu coupable, premièrement, par respect pour Alexandre, son fondateur ; en second lieu, par admiration pour la grandeur et la beauté de la ville ; troisièmement, enfin, pour faire plaisir au philosophe Arius, mon ami. »

Plusieurs rois et plusieurs capitaines demandèrent le corps d'Antoine pour lui rendre les honneurs funèbres ; mais César ne voulut pas en priver Cléopâtre ; il lui permit même de prendre pour ses funérailles tout ce qu'elle voudrait ; elle l'enterra de ses propres mains, avec une magnificence royale.

L'excès de son affliction et les douleurs qu'elle souffrait depuis que les coups dont elle s'était meurtrie avaient enflammé sa poitrine lui ayant causé la fièvre, elle saisit volontiers ce prétexte pour ne point manger, et pouvoir, sans obstacle, se laisser mourir, en ne prenant point de nourriture. Elle avait pour médecin ordinaire Olympus, à qui elle communiqua son dessein, et qui lui donna ses conseils et ses secours pour l'aider à se délivrer de la vie. César, qui soupçonna ce qu'elle voulait faire, employa les menaces pour l'en détourner, en lui faisant tout craindre pour ses enfants. Ces menaces et ces craintes furent comme des machines qui forcèrent sa résistance, et elle se laissa traiter comme on voulut. Peu de jours après, César alla la voir pour lui parler et la consoler : il la trouva couchée sur un petit lit, dans un extérieur fort négligé. Quand il entra, quoiqu'elle n'eût qu'une simple tunique, elle sauta promptement à bas de son lit, et courut se jeter à ses genoux, le visage horriblement défiguré, les cheveux épars, tous les traits altérés, la voix tremblante, les yeux presque éteints à force d'avoir versé des larmes, et le sein meurtri des coups qu'elle s'était donnés ; tout son corps enfin n'était pas en meilleur état que son esprit. Cependant sa grâce naturelle et la fierté que sa beauté lui inspirait, n'étaient pas entièrement éteintes ; et du fond même de cet abattement où elle était réduite il sortait des traits pleins de vivacité, qui éclataient dans tous les mouvements de son visage.

César l'ayant obligée de se remettre au lit, et s'étant assis auprès d'elle, elle entreprit de se justifier, en rejetant tout ce qui s'était fait sur la nécessité des circonstances et sur la crainte que lui inspirait Antoine. Mais comme elle se vit arrêtée sur chaque

article, et convaincue par les faits mêmes, elle ne songea plus qu'à exciter sa compassion, et eut recours aux prières pour laisser croire qu'elle avait un grand désir de vivre. Elle finit par lui remettre un état de toutes ses richesses. Séleucus, un de ses trésoriers, lui ayant reproché d'en cacher une partie, elle se leva, le saisit par les cheveux et lui donna plusieurs coups sur le visage. César, qui ne put s'empêcher de rire de son emportement, ayant voulu la calmer : « N'est-il pas horrible, César, lui dit-elle, que lorsque tu as daigné venir me voir et me parler dans l'état déplorable où je me trouve, mes propres domestiques viennent me faire un crime d'avoir mis en réserve quelques bijoux de femme non pour en parer une malheureuse comme moi, mais pour faire quelques légers présents à ta sœur Octavie, et à Livie, ton épouse, afin de m'assurer par leur protection ta clémence et ta bonté? » Ce discours fit plaisir à César, qui ne douta plus qu'elle n'eût repris l'amour de la vie : il lui donna tout ce qu'elle avait réservé de ses bijoux ; et, après lui avoir promis que le traitement qu'elle recevrait irait au delà même de ses espérances, il la quitta, persuadé qu'il l'avait trompée, mais étant lui-même sa dupe.

César avait au nombre de ses amis un jeune homme de la plus haute naissance, nommé Cornélius Dolabella, qui, sensible aux malheurs de Cléopâtre, lui avait promis, à sa prière, de lui donner avis de tout ce qui se passerait ; il lui manda donc secrètement que César, qui se disposait à s'en retourner par terre à travers la Syrie, devait la faire partir dans trois jours avec ses enfants. Sur cet avis, elle demanda et obtint de César la permission d'aller faire les effusions funèbres sur le tombeau d'Antoine. Elle s'y fit porter ; et, se jetant sur ce tombeau, en présence de ses femmes : « Mon cher Antoine, s'écria-t-elle, il y a peu de jours que je t'ai déposé, avec des mains encore libres, dans ce dernier asile ; aujourd'hui je viens faire ces libations sur tes tristes restes, captive et gardée à vue, afin que je ne puisse défigurer par mes coups et par mes gémissements ce corps réduit à l'esclavage, et réservé pour une pompe fatale où l'on va triompher de toi. N'attends pas de Cléopâtre d'autres honneurs que ces libations funèbres : ce sont les dernières qu'elle t'offrira, puisqu'on veut l'arracher d'auprès de toi. Tant que nous avons vécu, rien n'a pu nous séparer l'un de l'autre ; maintenant nous allons être éloignés

par la mort des lieux de notre naissance. Romain, tu resteras sous cette terre d'Égypte ; et moi, malheureuse, je serai enterrée en Italie, moins malheureuse cependant de l'être dans les lieux où tu es né. Si les dieux de ton pays ont quelque force et quelque pouvoir (car les nôtres nous ont trahis), n'abandonne pas ta femme vivante ; ne souffre pas qu'on triomphe de toi en la menant en triomphe ; cache-moi dans cette terre avec toi ; laisse-moi partager ta tombe : des maux innombrables qui m'accablent, le plus grand, le plus affreux pour moi, a été ce peu de temps que j'ai vécu sans toi. »

Après avoir ainsi exhalé ses plaintes, elle couronna le tombeau de fleurs, l'embrassa, et commanda qu'on lui préparât un bain. Quand elle l'eut pris, elle se mit à table, où on lui servit un repas magnifique, pendant lequel il vint un homme de la campagne qui portait un panier. Les gardes lui ayant demandé ce qu'il portait, le paysan ouvrit le panier, écarta les feuilles, et leur fit voir qu'il était plein de figes. Les gardes ayant admiré leur grosseur et leur beauté, cet homme en souriant les invita à en prendre ; son air de franchise écarta tout soupçon et on le laissa entrer. Cléopâtre, après le dîner, prit ses tablettes, où elle avait écrit une lettre pour César, et après les avoir cachetées, elle les lui envoya ; ensuite ayant fait sortir tous ceux qui étaient dans son appartement, excepté ses deux femmes, elle ferma la porte sur elle. Lorsque César eut ouvert la lettre, les prières vives et touchantes par lesquelles Cléopâtre lui demandait d'être enterrée auprès d'Antoine lui firent connaître ce qu'elle avait fait : il voulut d'abord courir à son secours, mais il se contenta d'y envoyer au plus tôt pour voir ce qui s'était passé. La mort de Cléopâtre fut prompte, car les gens de César, malgré leur diligence, trouvèrent les gardes à leur poste, ignorant encore ce qui venait de se passer. Ils ouvrirent les portes et la trouvèrent sans vie, couchée sur un lit d'or et vêtue de ses habits royaux. De ses deux femmes l'une, nommée Iras, était morte à ses pieds ; l'autre, qui s'appelait Charmion, déjà appesantie par les approches de la mort et ne pouvant plus se soutenir, lui arrangeait encore le diadème autour de la tête. Un des gens de César lui ayant dit en colère : « Voilà qui est beau, Charmion ! — Oui, répondit-elle, très beau et digne d'une reine issue de tant de rois. » Après ce peu de mots, elle tomba morte au pied du lit.

On prétend qu'on avait apporté à Cléopâtre un aspic sous ces figes couvertes de feuilles ; que cette reine l'avait ordonné ainsi, afin qu'en prenant des figes elle fût piquée par le serpent sans qu'elle le vît ; mais l'ayant aperçu en découvrant les figes : « Le voilà donc ! » s'écria-t-elle ; et en même temps elle présenta son bras nu à la piqure. D'autres disent qu'elle gardait cet aspic enfermé dans un vase, et que, l'ayant provoqué avec un fuseau d'or, l'animal irrité s'élança sur elle et la saisit au bras. César, tout fâché qu'il était de la mort de cette princesse, admira sa magnanimité ; il ordonna qu'on l'enterrât auprès d'Antoine avec toute la magnificence convenable à son rang ; il fit faire aussi à ses deux femmes des obsèques honorables. Cléopâtre mourut à l'âge de trente-neuf ans, après en avoir régné vingt-deux, dont plus de quatorze avec Antoine, qui avait à sa mort cinquante-trois ans.



FIG. 100. — Vexillaire.

INDEX

Aigle, enseigne principale de la légion romaine. Elle était faite d'argent ou de bronze, avec les ailes étendues, et placée au haut d'une pique.

Aruspices, prêtres qui, à Rome, présageaient l'avenir par l'examen des entrailles de la victime.

As, c'était une pièce de monnaie qui représentait l'unité de valeur dans les monnaies de Rome. A l'origine, il pesait une livre et était composé d'un mélange de cuivre et d'étain, mais la valeur en fut beaucoup réduite dans la suite. Au temps de Cicéron, il valait environ 6 centimes de notre monnaie.

Atrium, pièce de forme rectangulaire qui se trouvait à l'entrée d'une maison romaine. C'est là que se réunissait la famille, que s'accomplissaient les diverses cérémonies de la religion domestique, que s'assemblaient les clients, que se trouvaient les images des ancêtres.

Augures, prêtres qui, à Rome, interprétaient la volonté des dieux d'après le vol ou le chant des oiseaux.

Baliste, machine dont on se servait dans les sièges pour lancer des pierres pesantes.

Calendes, c'est le nom qu'on donnait, chez les Romains, au premier jour de l'année.

Capitole, temple de Jupiter, construit sur le mont Capitolin, appelé d'abord Tarpéien ; il fut plusieurs fois brûlé.

Catapulte, machine de guerre construite principalement pour lancer des dards et des traits d'une grande pesanteur.

Censeurs, c'étaient deux magistrats chargés à l'origine du *cens* ou recensement des citoyens. Leur pouvoir s'accrut peu à peu et devint très grand. Ils dénombraient le peuple, estimaient les biens, réglaient les rangs de chacun dans la classe où le mettait sa fortune, s'enquéraient de la conduite et des mœurs des habitants, pouvaient déposer un sénateur accusé de malversation et avaient le droit d'ôter aux chevaliers indignes leur cheval et